

Vie et mort

Benoît R. Sorel

Mai 2020

Il y a des moments où il semble que tous les malheurs nous tombent dessus en même temps : dans une unique heure, dans une unique journée, dans un unique mois et parfois cela dure le temps de toute une année.

Ce mois de mai est pour moi l'un de ces moments pénibles. J'apprends qu'un membre très chère de ma famille est atteint de la maladie de Parkinson. Ma culture de tomates est menacée par une pullulation de pucerons. Et je me blesse lamentablement au genou, alors qu'en ce moment mon jardin réclame huit heures de travail au quotidien.

À cours de temps au jardin pour me ménager du temps à passer auprès du malade, voilà qu'hier le vent m'emporte alors que je suis en train de déplacer une porte de serre. Sous l'effet d'une bourrasque, la porte que je portais sous le bras tourne autour de moi, se colle dans mon dos et me projette violemment au sol. Je m'y écrase le genou, la porte s'envole par dessus ma tête. Bilan : entorse du genou et attelle obligatoire. Lamentable

accident de travail. Mais ce n'est qu'une blessure, qui guérira. La maladie de Parkinson, elle, est sans retour à la santé d'avant.

On peut dire que j'ai eu de la chance. J'aurais pu avoir des ligaments déchirés, une fracture, un coup à la tête. Depuis l'an dernier, le vent est mauvais, fort, sec, claquant. Cela faisait plusieurs jours que je voulais prendre le temps de ranger convenablement cette porte à l'abri du vent ; j'avais aussi prévu initialement de ne pas travailler cet après-midi là. Et mon genou me faisait déjà un peu mal, trop sollicité par le travail physique au jardin, s'accroupir et se relever d'innombrables fois. Si j'avais rangé la porte sans attendre, si j'ai pris du repos, si j'avais mieux pris soin de mon genou ... S'il n'y avait pas eu cette maudite rafale de vent ...

Quand il y a trop de « si », à un moment l'inévitable se produit, et ne peut plus que songer avec amertume au jour d'avant, à l'heure d'avant, à la minute d'avant, quand notre corps était encore plein de santé. On voudrait revenir à cette petite seconde juste un peu avant que tout bascule, afin de faire les choses *juste un peu* différemment. Mais c'est impossible, bien sûr.

À qui la faute ? À moi ou à la Nature ? À la porte, cette fichue porte ! Ah que je me sens petit, car notre condition d'humain est si petite : nous n'avons même pas le pouvoir de trouver LA cause de nos maux. On la cherche et on trouve une cause première, puis la cause de cette cause, puis la cause de la cause de la cause. Et telles conditions, qui ont succédé à telles conditions, qui ont succédé à telles autres conditions, etc. Pour

tout ce qui nous arrive de « mal », on ne peut jamais en trouver la cause première, définitive, unique. Cette joie de savoir ne nous est pas destinée à nous petits et fragiles humains. Notez que pour les événements heureux, il n'en est pas ainsi. On sait avec précision d'où ils nous viennent. C'est ce qu'il nous est accordé de savoir. Nous portons totalement la responsabilité de faire le bien, mais quand nous faisons du mal, nous n'en portons qu'une responsabilité partielle, car nous ne pouvons pas connaître toutes les causes et toutes les conditions du mal. Cette ignorance « préserve notre âme », car si nous pouvions connaître donc maîtriser toutes les causes des actions négatives, la vie humaine serait toute autre. C'est parce que nous ne pouvons pas connaître toutes les racines du mal, mais toutes celles du bien, que la société peut espérer et tendre vers le progrès. Cette asymétrie de la connaissance du bien et du mal fait que la vie humaine est intrinsèquement une vie d'évolution, une vie de progrès. Mais revenons à mon coup de vent, qui a changé ma vie en une seconde.

On voudrait demander : La Vie est-elle « injuste » envers nous quand elle nous accable ? Et juste quand elle nous comble ? Mais on sent bien que la question de la justice de la Vie, ou de la justice de la Nature, n'est pas réaliste. Cette question, c'est comme vouloir mettre une perruque sur la tête d'un chauve, parce qu'on apprécie de voir les beaux cheveux, mais sans savoir si le chauve est là ou pas. On ne saurait savoir parfaitement ce qu'est la Vie, ou la Nature. Je vous parle par expérience, car cela fait vingt-deux ans que je côtoie la Nature et m'interroge à son sujet. Toute question de justice, tout comme de droit et de devoir des actes de la Nature envers nous,

est illusoire et improductive. La Nature n'a pas de compte à rendre. Toutefois, on ne peut pas s'empêcher de poser la question, on ne peut pas s'empêcher d'exiger ceci ou cela de la nature. Donc cette question, à défaut de pouvoir révéler quoi que ce soit sur la nature, révèle quelque chose de nous. Pourquoi avons-nous un désir spontané, un désir réflexe, de justice ? ... Que chacun cherche ses propres réponses.

Ce matin, genou attelé, je suis allé faire de légers travaux indispensables au jardin. Une fois accomplis, je regardais mon chat Hercules. Il avait, de façon très nonchalante, attendu puis attrapé un jeune campagnol et « jouait » avec lui avant de le consommer. Scène quotidienne de la vie au jardin, mais que je considérais d'une façon nouvelle. Avez-vous remarqué comme on croit avoir tout compris de certains événements, à force de les voir régulièrement, quand vient un jour où, les conditions de notre vie ayant changé, on les comprend d'une toute nouvelle façon ? Les différentes façons de voir la vie sont innombrables — c'est là une des rares certitudes auxquelles nous avons accès, en tant que petits humains.

Donc, Hercules joue avec le petit rongeur et je me dis que la mort est le prix de la vie. La mort est une certitude et la mort fait partie de la vie. La mort est nécessaire à la vie. On se fait manger par d'autres : mort pour nous, vie pour eux. On tue des plantes et des animaux pour se nourrir. C'est une réflexion banale, que vous vous êtes sûrement déjà faite et qu'on peut lire et entendre un peu partout. Cependant, ce matin je n'étais pas satisfait de cette réflexion. La leçon philosophique qu'elle contient sur la vie et la mort me satisfaisait encore, mais plus sa formulation. « La mort est nécessaire à la vie » : formulation

correcte, mais peut mieux faire ! Le jeune homme de vingt-ans que j'étais se satisfaisait pleinement de cette formulation ; L'homme de quarante ans que je suis, au genou abimé et dont un très cher membre de la famille est affligé de Parkinson, veut en savoir plus ce matin. Et j'en sais plus.

J'insiste sur ceci : sur le sentiment mélangé de vide et d'insatisfaction que j'ai ressenti lorsque Hercules a saisi le rongeur. Ce n'était vraiment pas grand chose comme sentiment. Juste un ... souffle, un murmure sur ma conscience. « Il manque quelque chose ». Si peu. Mais je suis toujours en recherche de ce qui différencie le bien du très bien, alors j'ai saisi au vol ce sentiment. Et je fus immédiatement persuadé qu'une autre formulation pouvait révéler ... une quintessence philosophique, reposant derrière la leçon philosophique évidente. « La mort est nécessaire à la vie » : on voit là un couple, une dualité. Elle implique en fait un double couple : mort - fin et vie - naissance. Comment dépasser ces quatre éléments, sans en minorer aucun et révéler une quintessence ?

Il faut réduire le 4 au 1, c'est-à-dire exprimer la leçon philosophique uniquement avec le mot mort ou avec le mot vie. La mort devient alors « la vie qui détruit la vie ». « La mort est nécessaire à la vie » devient : la vie qui détruit la vie est nécessaire à la vie. Soit deux nouvelles formulations : pour que vie il y ait, il faut que la vie se détruise elle-même. Ou : la vie détruit la vie, pour que la vie se perpétue.

La quintessence est révélée : le monde n'est plus un jeu de pouvoir entre la mort et la vie. La mort est évincée du plateau de jeu, il ne reste que la vie. L'unité. La vie qui se nourrit

d'elle-même, qui est cannibale, qui est suicidaire. Alors que nous concevions la vie comme l'emblème de la reproduction et de la multiplication, il nous faut maintenant la concevoir aussi l'emblème de l'autodestruction. La mort n'est en fait rien d'autre que la vie. La dualité de la leçon philosophique évidente est effacée : ce n'était qu'une façon de voir les choses.

À vingt ans j'ai appris, compris et intériorisé que le couple vie & mort est indissociable. À quarante ans je comprends désormais qu'il n'y a que la vie.

D'où une nouvelle question : Une vie qui ne se détruirait pas elle-même en serait-elle une ? La capacité à vivre serait aussi la capacité à terminer la vie ? Peut-être que dans le passé de notre planète a existé une forme de vie qui était entièrement reproductrice et multiplicatrice. Une forme de vie qui n'avait pas cette capacité à se terminer elle-même. Sans programmation génétique de l'apoptose. Cette forme de vie a-t-elle colonisé entièrement la planète ? Mais elle n'existe plus aujourd'hui. Une telle forme de vie que rien n'arrêterait dans son élan vital consommerait tout. Ce serait un véritable monstre. Alors est-elle morte par épuisement des ressources planétaires ? Sommes-nous constitués des minéraux qu'elle aurait assimilé en les séparant du substrat minéral ? Et en mourant, en se décomposant, elle aurait rendu disponibles ces minéraux pour une nouvelle forme de vie (les archéobactéries, qui ont engendré les procaryotes puis les eucaryotes et nous in fine) ? On peut aussi imaginer qu'elle soit morte par annihilation complémentaire ou fusion avec, non pas une autre forme de vie, mais une forme de mort. Cette mort serait une entité active, non pas comme le silence l'est au bruit, mais

comme l'eau l'est au feu. Une entité qui ferait tout le contraire de la vie : supprimer toute descendance, bloquer la reproduction. Vie et mort auraient ainsi fusionné, avec pour résultat la vie que l'on connaît actuellement, les archéobactéries puis nous, qui portons en nous notre propre fin afin de pouvoir exister.

La vie qui doit se détruire pour pouvoir vivre : au-delà du jeu de mot, au-delà du concept intellectuel qu'on peut comprendre, en réalité cela semble bien paradoxal. Illogique même. Mais l'est-ce vraiment ? On ne connaît aucune autre forme de vie pour pouvoir comparer. Mais l'humanité en rencontrera peut-être dans quelques années, en explorant l'espace.

En attendant ce glorieux moment, après cette pandémie de coronavirus dont nous sortons à peine, il nous faut faire le maximum d'efforts pour vivre en respectant la nature. Car ce n'est que dans une nature préservée que les jeunes générations, demain, pourront y discerner des modalités de la vie que nous ne voyons pas aujourd'hui, qui seront du même niveau voire au-delà de la quintessence philosophique que j'ai ici exposée. Ce progrès dans la compréhension de la vie se fera. Ce n'est pas parce que les générations actuelles estiment qu'elles n'ont plus rien à apprendre de la nature qu'elles peuvent se permettre de la détruire. C'est horriblement égoïste ; c'est la vie qui se détruit elle-même pour vivre. En même temps, la vision de cette destruction procure aux jeunes générations un impératif de vie plus grand encore. La destruction les motive. C'est très paradoxal.

Mais il n'y a pas que la vie et la mort ; il n'y a pas que la vie qui se crée et la vie qui se détruit. Il existe un entre-deux, un état intermédiaire. C'est la blessure, c'est la maladie. Partiellement détruit, le corps ne répond plus totalement à notre volonté. La leçon philosophique de cet état intermédiaire est que rien ne nous appartient, pas même notre propre corps. Blessures et maladies, que nous éprouvons tous plusieurs fois au cours de notre vie, préparent notre âme, l'accoutument, à l'inévitable moment où nous devons rendre notre corps à la nature. Tel l'athlète qui éduque, qui dresse, qui conforme son corps à des objectifs qui n'ont rien de naturel (finir premier de la course), tel le jardinier qui délimite, qui dresse, qui cultive sa terre, qui la conforme à des objectifs non naturels, in fine il faut rendre à la nature ce qui lui appartient. On se dit, je me dis, « après moi la nature reprendra ses droits ». Le jardin redeviendra sauvage. Cela semble logique, sauf que la nature n'a jamais cédé ses droits. Elle était là avant moi, elle est là en ce moment-même, elle sera là. Là encore, notre besoin de justice accapare notre façon de voir la vie. Dans notre imaginaire culturel occidental, nous avons assimilé la naissance humaine — la naissance de l'espèce comme la naissance du nouveau-né — au droit sur la nature. Naître = droit de domination. Un nouveau bébé, une nouvelle technique, une nouvelle machine signifient de nouveaux droits de domination sur la nature. Je n'ai aucun doute que les jeunes générations, et je les y encourage, prendront conscience de cette conception culturelle et s'en délesteront. Blessures et maladies nous rappellent que notre volonté, que nos désirs, sont peu de choses. Ils ne sont pas en accord avec une conception de la vie qui respecte la nature ; les jeunes générations remettront cela

en place — ce qui rendra plus facile, plus évidente, l'identification de nouvelles modalités de la vie.

La vie se crée, la vie se détruit. Elle perdure grâce à cette dynamique interne. Elle pourrait ne plus perdurer si elle perdait la capacité de se créer elle-même. En ce qui nous concerne, aujourd'hui nous constatons à quel point les dictatures techniques, médicales, commerciales et sociales sont répandues et vigoureuses. La dictature chinoise par exemple, qui muselle l'expression, la liberté, la créativité, la réflexion, qui réduit les possibilités d'apprendre, de découvrir, est excessivement destructrice. Les démocraties occidentales lui emboîtent le pas — les nomenklatura chinoise et occidentales marchent main dans la main, partageant un même désir mégalomane de jouissance sans entrave et de luxe infini. Elles ont comme plan de déshumaniser au maximum la population mondiale, pour se réserver à elles seules les richesses de la Terre. Plus elles nous priveront de ce qui nous permet de vivre, plus elles estimeront, elles, vivre bien. Notre malheur, notre indigence, fera leur bonheur. Esclaves dans les champs avant-hier, esclaves dans les usines hier, esclaves de la télé aujourd'hui, esclaves numériques demain, contrôlés et mâtés par des robots et des ordinateurs à l'intelligence artificielle circulant via les réseaux 5G. Ce plan d'une idiotie et d'un égoïsme énorme bascule quasi-complètement du côté de la destruction de la vie — la nature et nous-mêmes les humains — et peut enclencher la fin de notre espèce. C'est un danger auquel les jeunes générations doivent être préparées : cela nous incombe à nous les quarante ans et plus. Elles ont toutes les raisons de ne pas accepter ce monde déshumanisés, de ne pas s'engager dans cette voie : car

de nouvelles compréhensions de la vie les attendent, qui permettront de démarrer une nouvelle ère de l'exploration spatiale. Les dirigeants actuels des dictatures et les milliardaires de tous les pays, eux ne rêvent que de confisquer son futur à la majorité de la population. Obnubilés par le fric et le pouvoir, ils n'ont pas, ni hier ni aujourd'hui, conscience de la nature. Ce sont des ignorants qui ne méritent nullement de diriger la planète. Ils ne la connaissent pas, ils ne veulent pas la connaître. Ils délirent en croyant que la vie est une ressource dont il faut priver au maximum la population mondiale, et la nature, pour la concentrer en eux. Bref, ce sont des malades mentaux.

Alors courage. Sans tomber dans la niaiserie écologiste qui assimile la nature au paradis, sans tomber dans le refus de la technique, il faut s'opposer à ces voleurs de vie. La connaissance précède l'action. Il faut connaître la vie, il faut connaître la nature. On ne protège que ce qu'on aime.